

Études littéraires africaines

Rabah BELAMRI, *Chronique du temps de l'innocence*, Paris, Gallimard, « Haute Enfance », Octobre 1996, 241 p.

Christiane Achour



Numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042645ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042645ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Achour, C. (1996). Compte rendu de [Rabah BELAMRI, *Chronique du temps de l'innocence*, Paris, Gallimard, « Haute Enfance », Octobre 1996, 241 p.] *Études littéraires africaines*, (2), 74–75. <https://doi.org/10.7202/1042645ar>

● LOTFI AKALAY, *LES NUITS D'AZED*, LE SEUIL, MAI 1996, 189 P.

Premier roman de ce journaliste, il se présente ouvertement comme une parodie des *Mille et une nuits* avec les deux frères, Kamal et Kamil, et les deux épouses adultères. Une parodie avec une transposition dans le Maroc contemporain.

Kamal, nouveau Shahriar, décide d'épouser chaque jour une nouvelle femme et de la répudier au matin. La nouvelle Shahrazad entre en scène sous les traits d'Azed, fille de l'associé de Kamal : aussi audacieuse que son illustre ancêtre, elle se lance dans l'aventure du mariage périlleux, ayant une stratégie comparable à celle de son aïeule !

Cette ouverture, bien enlevée, légère et paillardes, laisse place subtilement à un voyage désopilant et décapant dans la société marocaine d'aujourd'hui à travers l'histoire de Mokhtar qu'Azed raconte, chaque nuit, à son époux pour le détourner de la répudiation du matin ! Quand le sarcasme risque de tourner au vitriol, une pirouette de la narration allège le ton et nous remet dans la galéjade jusqu'à la sentence finale : « La loi est juste, il faut quatre femmes pour supporter un homme ». Une défense très masculine de l'émancipation de la femme mais qui n'est pas sans intérêt !

Sous l'apparence d'un conte libertin sans détour se lit un autre récit, écrit de manière alerte, véritable antidote contre l'ennui. Ce récit, à la fois léger et profond, change des romans maghrébins d'une tragique tristesse et d'une gravité souvent pesante.

■ RABAH BELAMRI, *CHRONIQUE DU TEMPS DE L'INNOCENCE*, PARIS, GALLIMARD, « HAUTE ENFANCE », OCTOBRE 1996, 241 P.

Dernière œuvre de l'auteur, mort en septembre 1995, elle est publiée, à titre posthume, grâce à son épouse, Yvonne Belamri.

Rabah Belamri y renoue avec la veine qui fut celle de son premier écrit, *Le Soleil sous le tamis* (1982) et d'un ouvrage plus récent, *Mémoire en archipel* (1990-1994). Il y conserve sa voix de conteur que l'on entend tout au long de la lecture et qui est audible dans toutes ses fictions.

Réalisme, poésie, violence et humour mêlent leurs registres pour donner à lire un récit classique et linéaire, rythme de la plupart des autobiographies, en remontant dans la mémoire individuelle et dans la mémoire collective. Ni manichéisme, ni volontarisme : on avance par touches anecdotiques dans une Algérie d'un passé tout proche, bruisante des prémices du meilleur et... du pire ! On retrouve aussi cette extrême sensibilité au monde féminin et les mots justes pour exprimer sa proximité vivifiante, autour d'un héros Badr dont on suit le parcours.

La postface de René de Ceccatty offre une présentation sensible et avertie de l'écrivain et la meilleure synthèse, à ce jour, de son œuvre. Pour revenir à l'ouvrage, il y souligne que « son enfance était au centre de son

imaginaire, parce qu'elle libérait totalement sa sensibilité, ses rapports sociaux, son sens critique, sa gaieté naturelle et son angoisse persistante». Il emploie une expression bien choisie pour caractériser son aspect d'autobiographe, celle de « pédagogue non institutionnel ».

■ ASSIA DJEBAR, *LE BLANC DE L'ALGÉRIE*, PARIS, ALBIN MICHEL, DÉCEMBRE 1995, 280 p.

Récit dédié à trois amis disparus, Boucebc, Boukhobza et Alloula pour répondre, dit l'écrivain, « à une exigence de mémoire immédiate ». Est venu, ensuite, le « désir de dérouler une procession : celle des écrivains d'Algérie, depuis au moins une génération, saisis à l'approche de leur mort ».

Assia Djebbar ajoute qu'il y a eu aussi « recherche irrésistible de liturgie ».

Cet ouvrage a été très diversement reçu, provoquant irritation et rejet - absence de pudeur, déformation des faits, mise en scène du « moi » - ou, au contraire, adhésion à ce « chant pour les morts » dont certaines pages sont très belles.

Quelle que soit la réaction épidermique du lecteur, le livre est à lire pour ses informations, les liens qu'il tisse entre différents acteurs de l'Algérie littéraire et la remise sur le métier de nos « savoirs » et certitudes.

(Ecrivains évoqués, en plus d'A. Alloula dans l'ordre d'apparition dans le récit : Camus, Fanon, Feraoun, Amrouche, Sénac, Haddad, Mammeri, Kateb, Anna Greki, Taos Amrouche, Josie Fanon, B. Hadj Ali, Tahar Djaout, Youssef Sebti, Saïd Mekbel).

■ ISABELLE EBERHARDT ET VICTOR BARRUCAND, *DANS L'OMBRE CHAUDE DE L'ISLAM*, ACTES SUD, BABEL, « TERRES D'AVENTURE », 1996 POUR LA PRÉSENTE ÉDITION.

Ceux qui s'intéressent au Maghreb littéraire tireront le plus grand profit de cet ouvrage ancien, d'une grande originalité. Les textes d'I. Eberhardt retiennent moins souvent l'attention que sa vie tumultueuse. C'est regrettable et cette réédition nous le rappelle judicieusement. L'ouvrage a été publié une première fois chez Fasquelle en 1906. (Il a été réédité en partie dans les *Œuvres complètes* d'I. E., Tome I, *Ecrits sur le sable*, chez Grasset en 1988, sous le titre "Sud Oranais", pp. 223 à 300, allégé de toutes les interventions de V. Barrucand, alors que la collaboration des deux écrivains est très significative.) Cette réédition, en format de poche, est très utile car elle nous plonge dans le contexte d'une époque où il n'était pas facile de publier cet écrivain. A propos de ces textes, V. Barrucand parle de « nouvelles » et précise que c'est lui qui a donné le titre d'ensemble. Plutôt que de nouvelles, nous préférons parler de courts